

HOMMAGE

■ Hier a eu lieu aux Invalides à Paris, en présence du président de la République, un hommage national aux treize soldats français qui ont trouvé la mort au Mali. L'ancien commandant de la Légion étrangère, Bruno Dary, salue la mémoire de ses compagnons d'armes et raconte ce qu'est aujourd'hui l'état de soldat. Les Français marquent une confiance et une estime très élevées envers leur armée, une des dernières institutions cohérentes et fortes dans une société émietlée, explique le politologue Jérôme Fourquet.



GÉNÉRAL BRUNO DARY

Le général d'armée (2s)\*, ancien chef de corps du 2<sup>e</sup> REP et ancien commandant de la Légion étrangère, s'incline devant ses camarades morts en service et décrit ce que veut dire être soldat aujourd'hui.

Treize soldats français tués au Mali: l'affliction et la gratitude

**L**a mort accidentelle au combat de treize de nos compagnons d'armes a suscité en France une large vague d'émotion, de tristesse et de solidarité ; comme toujours, certains n'ont pu s'empêcher de lancer quelques polémiques ; et comme toujours également, les familles sont restées dignes, pleurant silencieusement un fils, un mari ou un père, disparu bien trop tôt. Mais il est un terme qui n'a pas été prononcé à leur égard, celui de « merci ». Et pourtant, avec leur mort, par leur sacrifice et pour leur exemple, nous pouvons - et nous devons - leur adresser un triple merci.

Le premier merci qui doit leur être dit s'adresse à leur engagement et à un engagement sans faille. Ils ont tous rejoint les rangs de l'armée française, à différents titres et en suivant différentes filières ; mais ils avaient tous un but commun, celui de servir leur pays par les armes, de défendre son territoire, sa population et ses intérêts. Nous leur devons ce « merci », car, grâce à eux et à tous leurs compagnons d'armes, les Français peuvent continuer à vivre en paix, à se déplacer librement, sans avoir à se soucier des menaces extérieures. Nous oublions trop vite que notre liberté dépend notamment de leur engagement permanent, que ce soit aujourd'hui au Sahel ou en Syrie, hier en Afghanistan, en Côte

d'Ivoire ou dans les Balkans et en permanence, sur le territoire national. Nous oublions trop souvent qu'avant la disparition du rideau de fer - dont nous venons de fêter le

30<sup>e</sup> anniversaire - une menace forte pesait à l'est du pays. Et bien que cette expression soit connue, les facilités de la vie quotidienne nous font aisément oublier que « s'il n'y a plus de menaces à nos frontières, il n'y a plus de frontières à la menace ».

Le sacrifice de nos soldats nous rappelle qu'il existe une jeunesse prête à assumer ces risques pour permettre aux Français de continuer à vivre en paix

Le deuxième merci concerne leur courage. Leur accident rappelle que le métier des armes est un métier dangereux et que sécurité et prévention se traduisent concrètement par la maîtrise des risques, et non pas par leur évacuation : chaque jour, dans le cadre de l'entraînement, il se tire des milliers de cartouches, des centaines de grenades, des dizaines de missiles ou d'obus ; certains s'entraînent en très haute montagne, pendant que d'autres veillent dans la profondeur des océans ; certains volent à Mach 1, et d'autres effectuent des marches-commandos ; certains sautent en chute libre à haute altitude, et d'autres agissent en plongée sous-marine en eaux profondes. Et cet entraînement doit se conduire, de jour comme de nuit, par tous les temps, que ce soit sous la chaleur africaine, dans le froid des montagnes et par toutes les latitudes ! Nos soldats ont à faire la preuve en permanence de leur courage au cours d'un entraînement permanent et rigoureux. Et puis, avec leur engagement dans l'opération « Barkhane », ils ont dû montrer un surcroît de courage, d'abord en quittant la douceur de leur

environnement familial, puis en combattant dans le Sahel contre un adversaire invisible, les groupes armés islamistes. Comme le disait Clausewitz : « À la guerre tout est simple, mais le plus simple est difficile ». Deux siècles plus tard, le

monde a changé, la guerre d'hier s'est transformée en opérations extérieures, mais c'est toujours la même appréhension avec le

« brouillard de la guerre », le contact brutal avec l'adversaire, et toujours la crainte de perdre des hommes ou de ne pas remplir sa mission.

Enfin, on doit aussi leur dire merci pour l'exemple qu'ils donnent à notre pays, à la nation et plus particulièrement à sa jeunesse. À notre société, qui, sous bien des aspects, reste très matérialiste, hédoniste et bien souvent

Quand il s'agit d'opérations extérieures, comme « Barkhane », il y a, pour les familles, outre la séparation, l'appréhension du combat, de la blessure, voire du départ sans retour

individualiste, le sacrifice de nos soldats rappelle qu'il existe des causes et des valeurs supérieures, qui dépassent le prix de la vie humaine et qui demandent pour assurer leur défense et leur pérennité qu'ils se sacrifient pour elle. Il nous rappelle aussi qu'il existe une jeunesse, prête à assumer ces risques pour permettre à ses concitoyens de continuer à vivre en paix. L'exemple quotidien des

militaires, que ce soit sur le territoire national ou en opérations extérieures, nous oblige. Par leur sacrifice, ils deviennent pour toujours un bel exemple de générosité, non seulement pour leurs camarades, mais aussi pour l'ensemble de la société.

Et enfin, à ces remerciements, il serait maladroit et injuste de ne pas associer les familles. Il est vrai que l'on en parle peu malgré leur nombre. À chaque départ, même pour quelques mois et même dans le cadre habituel des missions de présence, c'est une séparation supplémentaire pour la famille proche, que ce soient les enfants, l'épouse, l'époux, le conjoint. Quand il s'agit d'opérations extérieures, comme « Barkhane », il y a en plus l'appréhension du combat, de la blessure, voire du départ sans retour. C'est bien là le paradoxe de la mort au combat de nos treize frères d'armes ; car d'un côté, ils ont été fauchés par une mort brutale et sans préavis, alors qu'ils étaient en pleine vie, qu'ils étaient heureux de faire un

métier qu'ils aimaient et pour lequel ils s'étaient portés volontaires, qu'ils n'auraient pas voulu céder leur place en opérations pour un empire, et

qu'ils étaient particulièrement fiers d'être engagés dans un cadre opérationnel et d'accomplir ce pour quoi ils s'étaient portés volontaires. Et de l'autre, la solitude et le désespoir des familles, qui voient s'ouvrir devant elles un long chemin de croix, à qui on doit exprimer la reconnaissance du pays.

\* Président du Comité de la flamme sous l'Arc de triomphe.